

## **Une heure folle!** *Le Diable au corps* de Johanne Prigent

Florence François

---

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33495ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

François, F. (2008). Compte rendu de [Une heure folle! / *Le Diable au corps* de Johanne Prigent]. *Ciné-Bulles*, 26(1), 60–60.

**Le Diable au corps**  
de Johanne Prigent

## Une heure folle!

FLORENCE FRANÇOIS

**L**e documentaire **Le Diable au corps** parle de création et de folie : de la folie qu'est la création et de la création qui exorcise la folie. Quatre artistes bénéficiant du programme *Vincent et moi*, dont s'est doté l'établissement Robert-Giffard à Québec, peignent, dessinent et sculptent. Mireille Bourque, Benoît Genest-Rouillier, Jacques Lacasse et Ann Warren ont été internés pour des raisons psychiatriques et ce programme leur permet de créer, de s'exprimer et d'exposer leurs œuvres, une fois l'an. Dans un envol d'images-métaphores et de confidences mesurées, les protagonistes parlent de leurs journées, et surtout des sentiments qui les habitent : leur courant de vie et leur souffle d'inspiration, troublés par ces moments où tout chavire. Ils sont sous médication, souvent hospitalisés et ils créent en exprimant ce qui sort de leurs tripes.

Le film s'attarde sur leurs œuvres : auto-portraits, illustrations de leurs instants de défaillance, images de vie, visions du monde, etc. Les peintures, dessins et sculptures rythment le film, le découpent dans une structure organique qui coule d'un thème à l'autre. Et ces créations expriment parfois bien plus que les personnages, même si ces derniers sont fort éloquentes et généreux dans leurs aveux. Leurs univers visuels, vivants et vibrants à l'écran — on s'attache à leurs traits de crayon, à leurs coups de pinceau, aux matériaux qu'ils utilisent —, mettent en images leurs émotions, mieux que pourraient le faire les mots.

Ils souffrent de paranoïa, de schizophrénie, d'anxiété, de névroses, etc. Certains ne précisent pas exactement les étiquettes appo-



Le Diable au corps

sées sur leur mal de vivre. Ils se décrivent, chacun à leur manière. Cette voix, personnage caché qui interviewe, les interpelle en tant qu'artiste. Il existe un lien, une identification, et c'est ce fil qui sous-tend le film. Le spectateur devient cette voix qui questionne la folie et la création. Qu'est-ce que c'est? À quel moment l'une aide l'autre? Celle qui pose des questions s'interroge aussi et cause avec ces artistes avec beaucoup de respect. Créer est le centre de leur vie, leur essence, leur nécessité. Ils prennent le temps de laisser ce flot remonter à la surface pour l'exprimer. Et pendant une heure, Mireille, Benoît, Jacques et Ann, en marge d'une société à bout de souffle, deviennent des porte-étendards de la création. Magnifique plongée dans la quête de la survie et de la création, au-delà des souffrances. ■

**Le Diable au corps**

vidéo numérique / coul. / 52 min / 2006 /  
doc. / Canada

Réal. : Johanne Prigent  
Scén. : Nelly Arcan et Johanne Prigent, d'après  
une idée originale de Bertrand Weissgerber  
Image : Mario Munger  
Mus. : Pierre Benoît  
Mont. : Babalou Hamelin  
Prod. : Louise Lemelin, Suzanne Girard  
et Bertrand Weissgerber  
Dist. : BBR Productions

**No End in Sight**  
de Charles Ferguson

## La machine dérégulée

JOZEF SIROKA

**L**es déboires du conflit irakien ont inspiré divers types de films, allant de l'essai poétique (**Iraq in Fragments**) au règlement de comptes satirique (**Fahrenheit 9/11**). Le documentaire **No End in Sight** adopte une approche plutôt analytique de son sujet. Issu du monde des sciences politiques, Charles Ferguson livre ici une première œuvre dense, engageante et étonnamment bien maîtrisée. Se basant sur 200 heures d'entrevues avec des diplomates, des journalistes, des académiciens et des soldats, le réalisateur expose de manière infaillible l'incompétence de l'administration Bush en ce qui a trait à la gérance de la guerre.

D'une concision exemplaire, Ferguson ne recueille que les données pertinentes à sa thèse, à savoir les diverses décisions opérationnelles et leur impact sur le terrain en

Irak. Dans cette mesure, la principale cible du réalisateur est le Pentagone, qui était dirigé par l'ancien secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld. Le reste du pouvoir exécutif — Bush, Cheney, Rice ou Wolfowitz — ainsi que les questions d'ordre idéologique sont confinés à la marge. Considérée comme une machine déréglée, l'entreprise militaire américaine est décortiquée sous tous ses angles. L'argumentaire, divisé en plusieurs chapitres, est toujours convaincant : l'information est soit corroborée entre les différentes interviews, soit élaborée en voix *off*, parfois à l'aide de documents de style PowerPoint.

Malgré la volonté scientifique de son projet, Ferguson ne prétend pas à l'objectivité. Les défenseurs de la guerre n'ont pas accès au micro. La voix grave du narrateur, la musique sinistre, la sélection d'images d'archives désolantes, le titre même du film contribuent à créer un climat de pessimisme absolu. Le réalisateur

en veut particulièrement à Rumsfeld, personnage grotesque qui se moque de la réalité et préfère badiner avec les journalistes lors de ses sessions de désinformation alors que Bagdad brûle.

Préparée à la hâte, l'occupation américaine de l'Irak était vouée à l'échec. Les premiers émissaires gouvernementaux envoyés là-bas confirment l'absence totale de planification : « Chacun se demandait quelle était sa tâche », affirme un témoin désabusé. L'absence de réalisme de la part du Pentagone est synthétisée par le premier consul de l'Irak, Paul Bremer (qui a refusé d'être interviewé). Ses actions restent à ce jour profondément incompréhensibles. Son ordre de démanteler l'armée irakienne, et d'ainsi mettre à la rue 500 000 hommes armés, a probablement détruit toutes les chances de succès de la mission. Plus qu'irresponsable, cette décision est un affront au bon sens et Ferguson, en investigateur rationnel, ne s'égare pas plus loin en interprétations empiriques.

Plutôt, le réalisateur accepte l' inexplicable et introduit son témoin le plus précieux : Walter Slocombe, l'adjoint de Rumsfeld au Pentagone. De fait, Slocombe est la seule personne dans **No End in Sight** qui possède la clé du mystère Bremer, mais sa fonction n'est pas de fournir des réponses : sa seule présence dans le film représente la graduelle prise de conscience de l'administration Bush quant à son rôle dans le cauchemar irakien. Ferguson illustre avec flair le caractère symbolique de Slocombe quand, lors d'une interview particulièrement délicate, il n'éclaire que la moitié de son visage. Inconfortable devant la caméra, répondant de manière hésitante aux questions posées, voilà un homme ambivalent qui n'assume jamais complètement ses responsabilités dans le fiasco irakien.

Si Slocombe semble parfois regretter l'invitation de Ferguson, c'est tout le contraire pour les 35 autres participants qui usent de la caméra comme d'un confessionnal. Leurs révélations, plus choquantes les unes



No End in Sight



Persepolis

que les autres, laissent le spectateur dans un perpétuel état de révolte. Un des répondants révèle ne pas pouvoir dormir certaines nuits; parions que, une fois le générique entamé, son insomnie se communiquera à une bonne partie du public. ■

#### No End in Sight

35 mm / coul. / 102 min / 2007 / doc. / États-Unis

Réal. et scén. : Charles Ferguson  
Image : Antonio Rossi  
Mus. : Peter Nashel  
Mont. : Chad Beck et Cindy Lee  
Prod. : Jennie Amias, Audrey Marrs et Jessie Vogelsson  
Dist. : Métropole Films

Persepolis de  
Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud

## Les tourments d'une jeune Iranienne

CATHERINE OUELLET-CUMMINGS

À Téhéran en 1978, les manifestations pour la chute du Shah se multiplient dans l'attente d'une révolution populaire. L'instabilité politique qui règne avec la fin du régime monar-

chique et la prise du pouvoir par les islamistes sont vues à travers les yeux d'une enfant, Marjane. Issue d'une famille riche et émancipée, où les femmes apprennent à prendre leur place, Marjane quitte l'Iran afin de poursuivre ses études à Vienne, évitant ainsi de se retrouver dans un pays où les libertés individuelles sont constamment bafouées. Ces événements constituent la toile de fond de **Persepolis**, long métrage d'animation de Marjane Satrapi et de Vincent Paronnaud.

Récit en partie autobiographique, **Persepolis** aborde le thème de l'immigration et des efforts d'intégration : objet de curiosité pour certains, Marjane est souvent mar-

ginalisée à cause de ses origines. Ses problèmes d'adaptation, vécus dans la solitude, accentuent sa crise d'adolescence entre ses relations amicales douteuses, la déception d'un premier amour et la consommation abusive de drogues. Après ses années d'études à Vienne, Marjane revient en Iran où elle peine également à s'intégrer. Ses anciennes amies la jugent et elle accepte mal les atteintes à ses libertés.

**Persepolis** est d'abord une bande dessinée en quatre tomes de Marjane Satrapi. Dans l'adaptation cinématographique, on y retrouve la même identité visuelle, ces traits simples en noir et blanc. En revanche, le regard neuf apporté par le bédéiste et coréalisateur du film, Vincent Paronnaud, offre d'intéressants ajouts stylistiques. Une partie du film est consacrée à des récits historiques iraniens qui sont créés dans un univers rappelant celui des ombres chinoises. Ces segments, de véritables parenthèses oniriques, offrent une dimension mythologique intéressante, inspirée de la culture perse. De plus, l'humour, déjà présent dans la bande dessinée, s'affiche d'une manière plus éclatante dans le film. C'est ainsi que Marx discute avec Dieu et qu'une interprétation grotesque de la chanson *Eye of the Tiger* par Chiara Mastroianni nous est offerte.

Les deux cinéastes ont choisi des techniques traditionnelles. Voulant s'assurer que chaque dessin soit repassé au feutre par une équipe spécialement formée, ils ont réintroduit le métier de traceur, disparu du territoire français depuis une vingtaine d'années. Le résultat de ce travail patient se sent dans la pureté du dessin et dans l'élégance de la ligne. Le style épuré permet une identification facile aux personnages.

**Persepolis** se distingue également par la richesse de la bande sonore. Marjane et sa mère, par exemple, sont doublées par une mère et sa fille : Catherine Deneuve et Chiara Mastroianni. Ces deux voix donnent un ton pince-sans-rire qui colle bien

aux personnages, des figures très attachantes.

Récit inspiré du quotidien, **Persepolis** évoque certains films d'Abbas Kiarostami et donne de l'Iran un visage beaucoup plus nuancé, livrant un message de paix et de tolérance. ■

#### Persepolis

35 mm / coul. et n. et b. / 95 min / 2007 / anim. / France

Réal., scén. et image : Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud

Mus. : Olivier Bernet

Mont. : Stéphane Roche

Prod. : Xavier Rigault et Marc-Antoine Robert

Dist. : Métropole Films

### Redacted de Brian De Palma

## Le choc des certitudes

JOZEF SIROKA

**B**rian De Palma revient aujourd'hui au film de guerre, plus en colère que jamais. En 1989, il signa **Casualties of War**, l'histoire d'une bande de soldats américains qui violent et tuent une jeune Vietnamiennne sous les yeux impuissants d'un jeune militaire idéaliste. **Redacted** est en quelque sorte un *remake* de son film sur le Vietnam avec, comme différences notables, une autre guerre, l'absence de vedettes et une nouvelle approche formelle. Exaspéré par les médias traditionnels qu'il considère comme des outils de désinformation, De Palma réplique avec un docudrame bien personnel qui se veut une vision épurée de la situation irakienne. **Redacted** prend les allures d'un « dossier visuel » composé d'images issues des médias du monde arabe, d'Internet, de moniteurs de surveillance et d'une

caméra vidéo opérée par un soldat qui rêve de joindre une école de cinéma.

Si le concept est intellectuellement honorable, sur le plan visuel, le résultat tombe à plat. L'esthète en De Palma semble empêcher toute intrusion naturaliste : la qualité de l'image (celle de la caméra vidéo) est trop définie et le cadre trop stable pour donner l'impression d'un travail d'amateur. Mais le principal problème se situe dans l'interprétation. On semble parfois assister à une séance de *casting* de groupe où chacun tente d'attirer l'attention en parlant plus fort que l'autre.

Les scènes les plus intéressantes proviennent d'un pastiche du documentaire français qui décrit le quotidien de soldats surveillant un barrage. De Palma semble se moquer des prétentions artistiques de ce type de projet; le commentaire transcendant de la narratrice et les images léchées sont complètement décalés de la réalité décrite. Toutefois, il profite de cet interlude stylistique pour insérer des références cinématographiques qui donnent un peu plus de profondeur à son propos. La *Grande Sarabande* de Haendel, conjuguée à l'utilisation abondante de zooms lents, rappelle bien sûr **Barry Lyndon**. Comme Kubrick, De Palma examine dans cette séquence le caractère répétitif et monotone des rituels de ses personnages. Les zooms servent aussi à aplatir les soldats contre leur environnement, évoquant ainsi leur déshumanisation en zone de guerre. De plus, un plan calquant le prologue de l'ultra-violent **The Wild Bunch**, où des fourmis rouges dévorent un scorpion, présage l'horreur à venir. La séquence du viol, filmée du point de vue du soldat cinéphile avec une caméra en mode *night vision* vissée sur son casque, contient assez d'éléments pour déstabiliser le public, mais demeure dans le domaine de la violence gratuite. Il n'y a pas de doute, la priorité du réalisateur est de choquer. Pour les réflexions existentielles sur les enjeux de la guerre, on repassera.

Malgré ses nombreux défauts, il y a tout de même moyen d'apprécier **Redacted** en le plaçant dans l'optique du cinéma commercial auquel De Palma a été associé il y a plusieurs décennies. Rappelons-nous qu'avant les fades projets hollywoodiens tels **The Black Dahlia**, **Mission to Mars** et **Snake Eyes**, il y a eu d'intrigants dérivés de films d'horreur tels **Sisters**, **Carrie** et **The Fury**. Ces films empruntaient beaucoup à la culture subversive de la série B où le deuxième degré porte bien plus de sens que l'interprétation littérale du sujet abordé.

Cette prédisposition au récit métaphorique est bien illustrée dans la scène de la planification du viol. Des soldats assis autour d'une table complotent leur sombre dessein pendant une partie de poker. Un dénommé Blix s'oppose, invoquant la loi et l'inhumanité de l'entreprise. Le soldat dissident, se démarquant du lot par ses imposantes lunettes et son appétit pour la littérature, sera ridiculisé pour son manque de virilité et l'on ne manquera pas de

lui rappeler qu'il « n'a pas de couilles ». Passons maintenant de la table de poker au Conseil de sécurité des Nations unies, quelques semaines avant le début de la guerre. Hans Blix, responsable des inspecteurs des stocks d'armes envoyés en Irak, implore l'administration Bush de reconsidérer son plan d'invasion, qu'il juge illégal. Le diplomate sera vilipendé pour ses propos jusqu'au jour de sa démission. À la fin, la force l'a emporté sur le droit et les Américains ont bel et bien réussi à « baisser l'Irak ».

Manichéen, réducteur, violent, bourré de stéréotypes, **Redacted** est un produit conçu pour attirer la masse, pour passer un message clair. L'intention n'est pas de réaliser un **Apocalypse Now** ou un **The Deer Hunter** et de méditer sur la perte des repères moraux. De Palma vise davantage l'esprit de la certitude morale si bien exploitée dans les films militaristes de l'ère Reagan (pensons à **Commando** ou à la série des **Rambo**). La fin justifie les moyens : l'acte politique du cinéaste, cet espoir de

réveiller les esprits à sa cause dépasse les considérations artistiques.

Si **Redacted** est assuré de ne pas entrer dans le panthéon des classiques du genre, il reste à savoir si ses qualités de contre-propagande porteront leurs fruits. L'objectif de toute propagande qui se respecte est d'indigner le public. S'attaquer principalement aux soldats et à leurs bas instincts n'est peut-être pas le meilleur moyen d'identifier les vrais responsables de la tragédie irakienne. ■

#### Redacted

35 mm / coul. / 90 min / 2007 / fict. / États-Unis

Réal. et scén. : Brian De Palma

Image : Jonathon Cliff

Mont. : Bill Pankow

Prod. : Mark Cuban, Jason Kliot, Simone Urdl,

Joana Vicente, Todd Wagner et Jennifer Weiss

Dist. : Les Films Séville

Int. : Patrick Carroll, Rob Devaney, Izzy Diaz,

Mike Figueroa, Ty Jones, Kel O'Neill, Daniel Stewart

Sherman, Bridget Barkan, Zahra Kareem Alzubaidi



Redacted